Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1970)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Lasserre, François / Donnet, André

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Luciano CANFORA : *Per la cronologia di Demostene.* Adriatica Editrice, Bari, 1968, 121 pp.

Injustement négligés par la philologie de ces trente dernières années, les orateurs attiques commencent à refaire surface. La réduction des programmes de grec au degré secondaire, le déclin de l'art oratoire comme genre littéraire et de la rhétorique en général comme règle de l'expression prosaïque sont les causes les plus évidentes de cette lacune, mais il faut en accuser aussi, et peut-être davantage, le pouvoir d'attraction sans cesse grandissant de la poésie et de la philosophie grecques. On a vu cependant paraître récemment quelques études qui témoignent d'un regain de faveur réjouissant : ce sont en 1963 *The Art of Persuasion in Greece* de G. Kennedy, qui retrace l'histoire complète des théories grecques sur l'éloquence, en 1962 et 1969 deux monographies de R. F. Wevers sur Isée, depuis 1953 les travaux de N. C. Conomis sur Lycurgue, en 1962 l'édition commentée du discours d'Andocide sur les mystères de D. M. Mac Dowell, en 1968 le fondamental *Lysias and the Corpus Lysiacum* de K. J. Dover, qui reprend à la base les problèmes d'authenticité posés par les œuvres de Lysias, etc.

Pour sa part, M. Canfora a abordé Démosthène en 1967 par une étude sur la troisième *Philippique* parue dans la revue *Belfagor,* dans laquelle il tentait de délimiter les parties du discours réellement prononcées et celles que l'orateur avait refaites ou ajoutées après coup en vue d'une publication. Il s'essayait ainsi aux exercices les plus difficiles de la critique textuelle, et chez un auteur des plus désespérants sous ce rapport. Ses investigations devaient ensuite le conduire à la quatrième *Philippique,* qui pose des questions plus ardues encore en raison d'une part de sa composition désordonnée, d'autre part de la répétition de plus de quarante paragraphes dans le discours sur la Chersonèse. Leur examen fait l'objet de la présente publication.

Tournant le dos aux solutions traditionnelles qui consistent à déclarer inauthentique ce qui est illogique, l'auteur admet en principe que tout vient de Démosthène et le prouve d'emblée en démontrant que les allusions historiques généralement contestées, point de départ de la critique, ont des appuis suffisants chez les historiens antiques. Mais il admet aussi que les faits qu'elles concernent se sont passés ou longtemps avant la date du discours, 341 av. J.-C., alors qu'ils sont présentés comme plus ou moins contemporains, ou une année après. Cette observation le conduit à l'hypothèse que la quatrième *Philippique* n'est pas un discours suivi, mais un centon d'extraits de plusieurs discours. Passant alors au discours sur la

Chersonèse, qu'on date aussi de 341, et y constatant également des interpolations plus tardives, indépendamment des doublets déjà signalés, il conclut à un remaniement dont l'intention politique — les événements sont remodelés en fonction d'une situation plus récente — révèle l'auteur : Démosthène lui-même. Enfin, comme la date et le motif de ce remaniement, l'un et l'autre discernables, correspondent aux efforts de justification de sa politique passée que Démosthène déploie deux ans après la défaite de Chéronée (338) pour préparer sa défense dans la grave affaire de la couronne civique, le plus fameux de ses discours, le plaidoyer *Sur la couronne* se trouve à son tour mis en question. M. Canfora, toutefois, ne fait ici que saper les bases de sa date traditionnelle, 330, six ans après le dépôt de la plainte, et semble réserver à une étude ultérieure des conclusions du même type sur la date du texte original et le processus de ses modifications *post eventum.* Aussi convient-il de ne pas juger encore de la réussite de son entreprise : seule une synthèse des conclusions particulières montrera si son système d'explication possède la cohérence nécessaire et trouve des confirmations décisives dans ce qu'il lui reste à dire du mode de publication des discours et de la confection de leur édition originale. Collaborateur, à Bari, du plus adroit analyste des relations de l'œuvre orale à l'œuvre écrite, Carlo Ferdinando Russo, qui a magistralement démontré l'efficacité de sa méthode sur le théâtre d'Aristophane (*Storia delle Rane di Aristofane,* 1961, et *Aristofane, autore di teatro,* 1962), il est à bonne école et ne risque pas de s'égarer dans les délices perfides de la conjecture. Tout ce qu'il avance convainc, et convainc facilement parce qu'il s'en tient aux faits les plus évidents. On attend donc avec intérêt la suite, et plus encore la fin de sa recherche, et si le lecteur de ces lignes s'étonne de n'y pas trouver un jugement plus complet sur celle-ci, qu'il se garde d'attribuer cette lacune à quelque réticence volontaire, alors qu'elle résulte simplement d'un souci de probité à l'égard d'une expérience inachevée.

François Lasserre.

Jean-Pierre MEYLAN : *La Revue de Genève, miroir des lettres européennes, 1920-1930.* Genève, Librairie Droz, 1969, 524 pp.

Dans l'approche d'une littérature, l'étude des revues littéraires se révèle extrêmement féconde, parce que largement représentative des courants esthétiques et intellectuels d'une période particulière. Or les revues sont des phénomènes sociologiques complexes : on écrit *pour* telle revue comme on écrit *pour* tel public : le véhicule peut donc influencer une œuvre autant que le public auquel elle est destinée.

L'histoire des revues littéraires de Suisse romande est peu connue ; elle a même été inexistante jusqu'à la parution de l'ouvrage de M. Jean-Pierre Meylan : « *La Revue de Genève,* miroir des lettres européennes, 1920-1930 ». Cette étude, riche et fouillée, ressortit à deux disciplines : l'histoire de la littérature française et la littérature comparée ; elle touche de plus à l'histoire, à cause du lien étroit qui unit la revue à la Société des Nations.

L'abondance de la matière fournie par la *Revue de Genève* — six cents personnes ont collaboré d'une façon ou d'une autre aux cent vingt-six fascicules des dix tomes — a conduit M. Meylan à diviser son étude en trois parties : la première est consacrée à la description de la revue, aux circonstances de sa création et à un

portrait de ses directeurs ; les deux autres sont exclusivement réservées aux collaborateurs — francophones et allophones — tels qu'ils s'expriment en partisans d'une opinion qui n'est pas nécessairement celle de la direction.

C'est en 1919, après que les signataires du traité de Versailles eurent choisi Genève comme siège de la SDN, mais avant que fût décidée l'adhésion de la Suisse à l'organisation internationale, que Robert de Traz lança son projet d'une revue qui serait une revue de confrontation, une tribune, un intermédiaire aussi, qui tenterait d'accomplir dans le domaine des idées ce qui, en politique, était la tâche de la SDN. Pour Robert de Traz, elle serait « internationale sans être internationaliste », et aurait pour but de « réunir (...) des écrivains de valeur, appartenant à des pays divers, et (de) les faire entendre côte à côte, sans autre intermédiaire que la traduction. (...) Nous apporterons des textes d'une portée littéraire et psychologique, pour aider à comparer et à savoir. Que l'on nous comprenne bien : nous ne voulons pas prêcher une doctrine de conciliation obligatoire, mais simplement fournir l'occasion de rencontres qui ne se produiraient pas ailleurs. Dessein prudent, d'une sagesse empirique, qui vise à juxtaposer, non à confondre. »

Accueillie par un enthousiasme unanime, la *Revue de Genève* subit le contrecoup des difficultés de la SDN ; lorsqu'elle cessa de paraître en 1930, ce fut par résignation devant les difficultés économiques et par désillusion devant la paralysie de la SDN. Avec elle disparut la dernière revue universelle de langue française représentant la tradition européenne de l'hégémonie culturelle française.

Fortement marquée par la personnalité de son fondateur et directeur, Robert de Traz, la *Revue de Genève* en reflète les goûts et les inimitiés : ainsi son penchant pour la littérature psychologique et l'absence de Romain Rolland au sommaire des collaborateurs ! Mais elle doit aussi une grande partie de son originalité à celui qui en fut le co-directeur dès 1926, Jacques Chenevière ; ses comptes rendus, révélateurs par le choix des œuvres, attestent d'une insatiable curiosité pour les jeunes talents et les caractères insolites et poétiques ; c'est Chenevière qui, soutenu par Edmond Jaloux, a fait de la *Revue de Genève* un refuge du nouveau romantisme.

Dans la première partie, M. Meylan étudie la part réservée dans la *Revue de Genève* à la critique littéraire ; on y trouve les noms d'André Thérive, Daniel-Rops, André Suarès, Charles Du Bos, Albert Thibaudet — qui a collaboré à la revue du premier au dernier fascicule et lui a réservé le meilleur de sa production. Restreint est le nombre d'études littéraires et historiques sur des sujets assez généraux pour être accessibles à une audience internationale ; on trouve notamment, à la place d'honneur, les auteurs du patrimoine cosmopolite genevois : Rousseau, Mme de Staël, Amiel. En revanche, la *Revue de Genève* a eu le mérite d'avoir publié la première traduction française d'une œuvre de Sigmund Freud, alors méconnu dans le public francophone ; dans les quelques articles consacrés à la psychanalyse, la revue n'a pas pris part dans le débat souvent tumultueux que déchaînait cette science qui, en 1920, était encore un objet de risée en France.

Soucieux de faire de sa revue un organe de liaison, Robert de Traz s'est attaché avant tout à rétablir le dialogue franco-allemand. Ses efforts furent interrompus par la crise de la Ruhr. En 1925, la *Revue de Genève* échappa à l'euphorie qui suivit la signature du traité de Locarno et fut une des premières à dénoncer le péril national-socialiste.

Deux chapitres consacrés à Daniel Halévy, chroniqueur français, et à Franz Hellens, chroniqueur belge, terminent cette première partie.

Dans la deuxième partie, M. Meylan analyse l'apport des collaborateurs francophones à la *Revue de Genève*. On ne constate que de rares incursions dans la

poésie et le théâtre, mais sont présents au sommaire des noms prestigieux de la littérature française : Barrès et ses « disciples » Mauriac et Montherlant ; les nouveaux romantiques Edmond Jaloux et Jean Cassou ; Proust, Giraudoux, Gide (le plus cosmopolite de tous), Martin du Gard, Denis de Rougemont. M. Meylan s'attache à éclairer la personnalité de ces collaborateurs et les circonstances qui les ont amenés à collaborer à la revue plus qu'il n'analyse les œuvres.

Peu représentative de la littérature locale — conséquence immédiate de sa vocation cosmopolite — la *Revue de Genève* a cependant ouvert ses pages à trois écrivains « régionalistes » : Ramuz, Pourrat et Giono, qui se sont efforcés de dégager l'universalité de la condition humaine du paysan et qui, par là même, se sont rapprochés de l'idéal universaliste de la revue. Ramuz y publia, en plusieurs épisodes, *La beauté sur la terre*. Après sa jonction en 1924 avec la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* et celle avec la *Semaine littéraire* en 1927, la *Revue de Genève* était devenue la seule grande revue littéraire où les écrivains romands pouvaient se présenter à un public qui dépassait le cadre strictement local des différentes capitales romandes. Mais l'esprit de la revue n'a pas souffert de cette « provincialisation » à peine perceptible, la Suisse restant fort mal représentée à son sommaire.

Dans la troisième partie est analysé l'apport des collaborateurs de langue étrangère ainsi que la répercussion de la publication de leurs œuvres sur leur succès en pays francophone, car le plus grand mérite de la *Revue de Genève* est d'avoir révélé à la France un grand nombre d'écrivains étrangers qui y étaient peu connus et d'autres qui y étaient inconnus.

De grands noms de la littérature allemande figurent au sommaire des collaborateurs de langue allemande : Thomas et Heinrich Mann, Rilke, Hesse, Hoffmansthal, Hauptmann, ainsi que C. F. Meyer, Spitteler et C. J. Burckhardt pour la Suisse alémanique.

La littérature anglaise contemporaine est mieux représentée dans la *Revue de Genève* que la littérature allemande, les relations franco-britanniques, quoique politiquement difficiles après la Grande Guerre n'ayant pas été perturbées par le conflit ; de plus, Robert de Traz, élevé dans un entourage genevois traditionnellement anglophile, possédait mieux la langue anglaise que l'allemand. Il choisit ses collaborateurs anglais parmi les talents les plus originaux. Le correspondant londonien de la *Revue de Genève* fut John Middleton Murry, le compagnon de D. H. Lawrence et le mari de Katherine Mansfield, qui devinrent eux aussi des collaborateurs de la revue, de même que Henry James, Bernard Shaw, Joseph Conrad, John Galsworthy, Virginia Woolf et James Joyce. Le choix de la revue ne coïncidait pas toujours avec le goût du public britannique, qui eût été étonné de découvrir dans la *Revue de Genève* des écrivains dont il ne soupçonnait pas l'envergure.

Parmi les autres collaborateurs étrangers, qu'il est impossible de mentionner tous ici, citons les Espagnols Miguel de Unamuno et José Ortega y Gasset ; les Russes Tchékov, Merejkovski et Gorki ; les Italiens D'Annunzio, Benedetto Croce et Pirandello ; le Danois Kierkegaard.

Cette simple énumération permet de mesurer la valeur de la *Revue de Genève* comme tribune européenne des idées. M. Meylan voit même en elle « une forme anticipée de l'UNESCO et sa mystique, imprégnée de l'*Esprit de Genève* que Robert de Traz a revalorisé, a préconisé cet *humanisme* qui fut invoqué lors des Rencontres internationales de Genève après la Seconde Guerre mondiale ».

L'étude de M. Meylan est un apport important à la connaissance des lettres romandes. On peut regretter avec l'auteur qu'aient été détruits par l'éditeur tous

les documents concernant l'organisation interne de la *Revue de Genève* — le cas est identique pour la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* ; ces archives auraient permis de mieux connaître le public auquel s'adressaient ces revues et l'esprit qui régnait en Suisse romande durant ce premier quart du siècle. Que le vif intérêt que l'on trouve à la lecture de l'ouvrage de M. Meylan incite d'autres chercheurs à suivre sa trace pour éclairer ce domaine encore si mal connu de notre littérature romande !

Françoise Fornerod-Chanel.

Edmund J. Bender : *Bibliographie des œuvres, des lettres et des manuscrits de Charles Nodier, suivie d'une bibliographie choisie des études sur Charles Nodier, 1840-1966*. Lafayette (Iindiana), 1969, VI + 83 pp. (Purdue University Studies.)

L'auteur s'est proposé « de corriger, d'augmenter et, autant que possible, de rendre plus utile aux chercheurs actuels » la bibliographie de Nodier établie et publiée en 1923 par Jean Larat.

Cette nouvelle bibliographie se divise en quatre parties : la première donne le signalement des « œuvres imprimées » de Nodier selon l'ordre chronologique de leur publication ; la deuxième dresse, dans le même ordre, l'inventaire des lettres publiées ; la troisième présente une liste de lettres et de manuscrits, inédits pour la plupart, qui sont accessibles dans des dépôts publics ; la quatrième, enfin, offre une « bibliographie choisie » des travaux sur la vie et l'œuvre de Nodier.

Il faut regretter que l'auteur ne se soit pas davantage soucié de faciliter la consultation de son répertoire et de distinguer, par exemple, ses annotations personnelles des signalements proprement dits en faisant usage de caractères différents : tout le volume est composé dans le même « œil », en romain et en italique ; de plus, l'ouvrage est fâcheusement déparé par de grossières fautes (tôme, plusieures, etc.) qu'une rapide lecture confiée à un correcteur français aurait éliminées.

André Donnet.